

Une artiste qui coche toutes les cases

Suzanne Kasser À 89 ans, la Lausannoise s'est trouvé un nouvel atelier. C'est dans l'art qu'elle se sent exister.



Florence Milliod Textes
Marie-Lou Dumauthioz Photo

Peu importe si la conversation fuse dans tous les sens, Suzanne Kasser adore passer du «coq à l'âne», c'est son rythme, sa manière d'être. L'artiste le dit et, à 89 ans, sûr qu'elle fait ce qu'elle dit. Sans verser dans l'entêtement, mais avec une belle suite dans des idées qui ont fondé une carrière de plus de soixante ans entre la Suisse, Rome et Paris.

«Je fais mes petites choses, partout, je note. Je perds mes papiers. Par contre, glisse-t-elle, lorsque j'ai vraiment un travail dans la tête, je vais jusqu'au bout.»

Il lui tarde d'ailleurs de reprendre l'un des dessins accroché à L'Imprimerie-Espace du fond à Lausanne, rétrospective miniature mise en scène sur un plateau volant aussi aérien qu'un tapis magique des mille et une nuits. Sauf que l'artiste, le cheveu des Amazones, court et en bataille, ne se laisse pas emballer dans un conte! Le naturel stoïque, elle désarme, vérité après vérité. Tentant, parfois, d'en reprendre une sous couvert d'un rire. Comme lorsqu'elle assume ne pas savoir si elle aurait fait des enfants à notre époque, si incertaine. Ou déclare préférer sa solitude dans l'atelier aux conversations autour d'un thé et d'un biscuit. «Mais ça, il ne faut pas le dire...» murmure-t-elle. Dans le même temps, elle a l'air si convaincue. Si convaincante!

«Mon seul problème est que j'ai toujours travaillé à quatre pattes et ça commence à être difficile. Enfin, tout ça n'a pas vraiment d'importance.»

Forte de ces racines terriennes, cultivées par une enfance au milieu de nulle part en Argovie où son père médecin travaillait dans un sanatorium, l'artiste ne tergiverse pas. Le faire... trône tout en haut de son échelle des valeurs, à l'opposé d'un art qui aujourd'hui «se perd un peu trop» dans l'intellect. «Mon seul problème, enchaîne-t-elle, est que j'ai toujours travaillé à quatre pattes et ça commence à être difficile. Enfin, tout ça n'a pas vraiment d'importance.» Suzanne Kasser vit un degré au-dessus, en quête de l'essentiel. L'esprit au clair de ses envies. Spontané. Direct. Aussi frondeur qu'un gosse après une bêtise quand elle défie la faculté en mangeant ce qu'elle veut, quand elle veut. Opérant pour la même latitude sur ses horaires de coucher et de lever.

Point besoin de lui faire la leçon, l'octogénaire aimerait bien «être plus jolie et moins courbée». Et elle sait bien les choses que l'âge rend plus fatigantes, d'ailleurs elle a fait une croix sur la nage dans le lac comme sur les sorties ciné ou théâtre pour concentrer ses forces sur l'art. Dans un atelier. Là où nombre d'artistes, de Louise Bourgeois, Pablo Picasso, Pierre Soulages à Jean Lecoultré, ont peut-être forgé le secret de leur longévité. «Peut-être, esquisse-t-elle, que l'art donne un équilibre intérieur?» Le sien se noue dans un précieux silence et une solitude qui l'est tout autant.

Marquer le territoire

Assise sur sa pile de matelas, aussi souple qu'un yogi, ce bien être se consolide aussi, gourmand. À l'heure du café, c'est donc deux chocolats minimum. Et elle montre l'exemple. Exactement comme lorsqu'elle incite à musarder dans son atelier. Pour ouvrir ces petites boîtes qui emplit les trésors dans du papier de soie ou débutsquer d'immenses toiles, qu'il faudrait, un jour dérouler. Et puis il y a ces grands formats épinglés au mur, un peu à l'arrache: leur mimétisme avec des peintures pariétales frappe. «Je ne savais pas trop comment marquer mon territoire dans ce nouvel atelier, explique-t-elle. J'ai posé mes mains et mes pieds.»

Autant d'empreintes, de traits, de marques que Suzanne Kasser réalise au quotidien, comme une sorte de rituel, à la fois marques du temps qui passe et traces sur un chemin encore à faire. «Je suis un peu dans une comptabilité journalière, assume-t-elle. Je n'ose pas faire les traits d'avance, on ne sait jamais ce qui peut arriver.»

L'année dernière, l'artiste talonnée par la gentrification a dû plier des décennies de travail. De lourds bagages, au propre et au figuré. «À mon âge, j'ai hésité à me chercher un nouvel endroit, sans compter que ce n'était pas simple d'avoir l'aval d'un bailleur.»

Alors qu'elle est désormais installée en plein centre du vieux Lausanne, le positif semble prendre le dessus. Suzanne Kasser n'a pas le caractère à exulter, elle qui œuvre sans couleur et dans l'introspection, discernant ce qui se trame entre les couches de l'existence. À chacune de ses feuilles, peu importe le format, son ressenti effleure le support comme le souffle d'un baiser alors que les formes, les traits, les écritures varient dans la répétition comme les strophes obsédantes d'un poème.

Savoir attendre

L'artiste se souvient de sa première boîte de couleurs, des encouragements de son père qui disait faire collection des dessins de ses filles, mais elle ne ramène pas son destin à l'enfance. Pas plus qu'elle ne s'est affirmée artiste à l'âge adulte! Il y a eu l'apprentissage du métier de laborantine. Le séjour à Paris. Celui à Rome. La découverte des musées, du théâtre. Les vernisages des peintres de l'École de Paris. Puis le retour en Suisse, la vie d'épouse et de mère de trois enfants.

«Quand je vois les parents d'aujourd'hui, je ne sais pas, doute-t-elle, si j'ai été assez présente.» Sauf que dans cette vie pleine et comme pour Louise Bourgeois ou Louise Nevelson - ses deux amours d'artiste -, c'est surtout l'art qui, longtemps, n'a eu que les interstices. Toutefois, l'inéluctable n'a pas fait de Suzanne Kasser une chagrine. «Si j'étais allée aux Beaux-Arts, qu'aurais-je eu de plus?»

Aussi humble que déterminée, la presque nonagénaire - si bien dans ses artères qu'elle n'hésite pas à se dire déjà presque centenaire - a la lucidité primesautière. Ouverte aux extrêmes, comme prévenu! «Je sais que ça énerve quand je dis: «De mon temps...» Mais je trouve intéressant de pouvoir comparer. Aujourd'hui, et ce n'est pas une critique, un artiste délègue beaucoup. J'ai aimé découvrir par moi-même, ce n'est peut-être pas le parcours le plus facile. Mais pas le plus mauvais non plus.»

Un sens de la formule que la Lausannoise sert avec la même malice lorsqu'elle se dit «féministe, mais pas jusqu'à aller se coller par terre pour manifester». Ou lorsqu'elle murmure: «J'aimerais être morte, je n'aimerais pas mourir.»

Bio

1934 Naît le 14 avril à Erlinsbach (AG). **1954** Part à Paris. **1959** Épouse André Kasser, ingénieur en génie civil. Le couple aura trois enfants, Christine (1959), Isabelle (1964) et Bernard (1968). **1988** Voyage pendant trois mois aux États-Unis. **1993** Expose à la Galerie Weiller à Paris pour la première fois, avant d'y revenir régulièrement jusqu'en 2019. **1998** Part en résidence à Paris, dans l'atelier Visarte Suisse de la Cité des arts. **2008** Vernit «Fleurs» à l'Espace du CHUV. **2013** Participe à «De l'inachevé», expo collective avant le chantier de Plateforme 10. **2017** Montre ses travaux à Lausanne, à l'Impasse du Phoenix. **2023** Expose à L'Imprimerie-Espace du fond à Lausanne jusqu'au 16 juin.